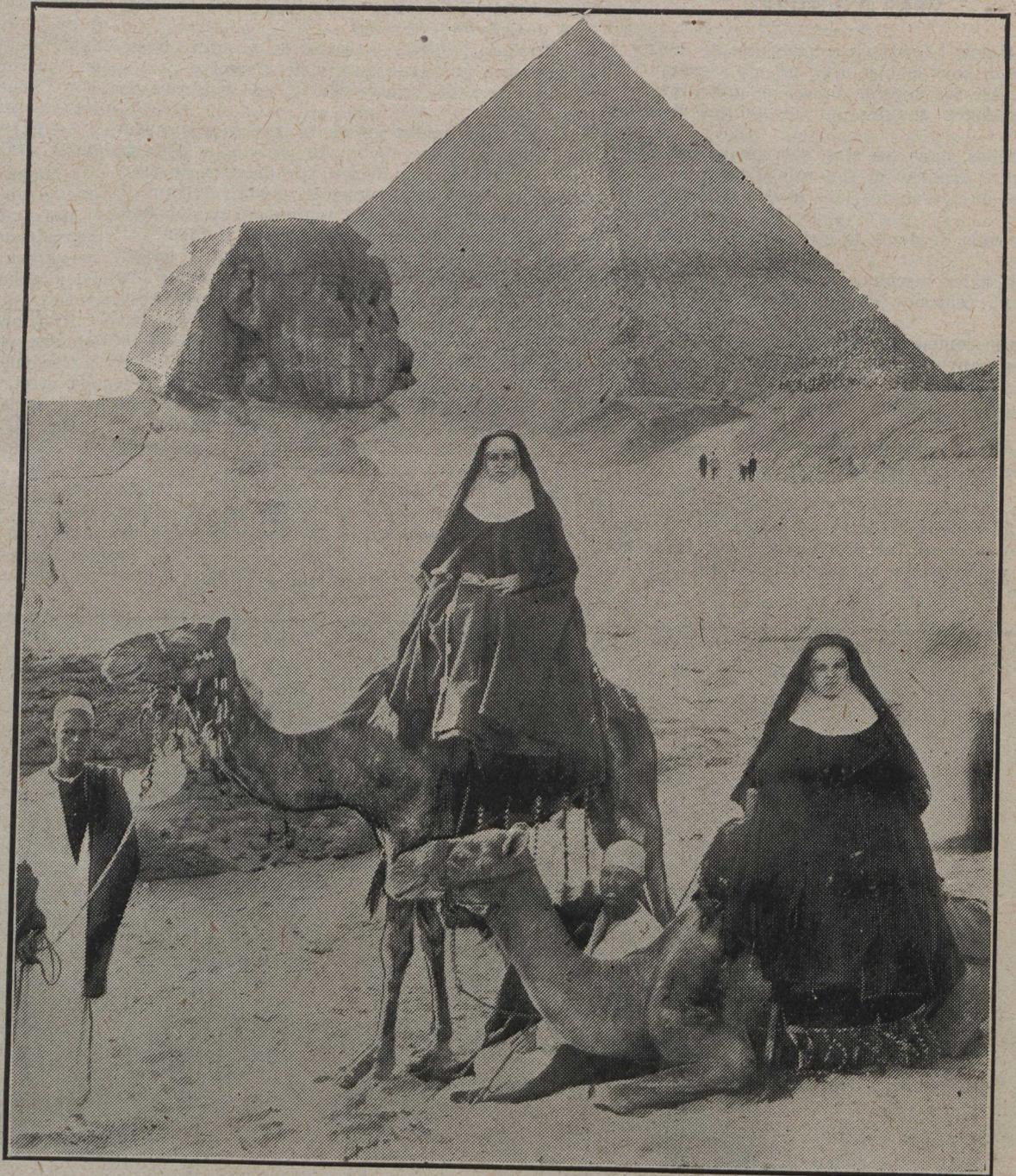


UNE CANADIENNE-FRANÇAISE AU PAYS DES PHARAONS

Naguère il était fort peu question du Canada. Rares étaient nos voyageurs qui attiraient l'attention à l'étranger. Nous avons lieu d'être fiers qu'il n'en soit plus ainsi. On trouve actuellement des nôtres dans toutes les parties du monde. Nos missions se répandent partout, portant au loin la parole de paix et l'amour de la foi chrétienne.

C'est donc avec un légitime sentiment de satisfaction que nous publions les notes et la gravure ci-contre.

Cette dernière représente une Canadienne-française, Mlle Michaud—en religion Soeur Marie-Marguerite,—accompagnant la supérieure générale des Franciscaines dans un voyage à travers l'Égypte. Soeur Marie-Marguerite est la fille de M. Louis Michaud, cultivateur, de Saint-Barthélemy, et la soeur du Dr Michaud, de Saint-Cyrille de Wendover, et d'Olivier Michaud, de Saint-Barthélemy. Elle a quitté le Canada en 1882 pour se rendre à Rome, où est située la maison-mère des Franciscaines. Soeur Marie-Marguerite jouit d'une grande considération auprès de ses supérieures et de ses compagnes en religion ; elle parle couramment six langues, et a déjà accompli plusieurs missions importantes. La photographie que nous reproduisons a été prise au pied des pyramides d'Égypte. La supérieure est à gauche et Soeur Marie-Marguerite à droite, près du chameau allongé sur le sable et qui lui sert de monture. Nous devons à l'amabilité de M. T.-H. Comtois, employé au greffe des Tutelles, de publier cette intéressante gravure.



SEURS FRANCISCAINES AU PIED DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE

LA FACHEUSE ROUTINE

Je connais un philosophe sceptique et désabusé qui formule ainsi le résultat de ses longues observations sur l'humanité : " Il y a peu d'individus capables d'avoir "une" idée personnelle par jour ; tous les autres se laissent guider dans leurs pensées, comme dans leurs actes, par l'habitude, la routine, l'exemple."

Son affirmation est malheureusement exacte ; les personnes qui pensent par elles-mêmes, qui débarrassent leurs jugements des idées préconçues, des vérités toutes faites ou des opinions accréditées sans contrôle, sont rares.

Dans bien des cas, cette docilité paresseuse est sans importance ; qu'on se fasse bâtir un hôtel semblable à celui de M. X..., qu'on mange les bananes comme M. Y..., voilà qui est fort indifférent. Il est bien naturel que les travailleurs et les timides laissent aux dillettants imaginatifs la tâche de décréter ce qui est de bon goût ou de bon ton, et qu'ils marchent à leur suite, sans tenter une critique pour laquelle ils n'ont ni loisirs ni aptitudes.

Mais il est un domaine dans lequel cette routine est désastreuse au premier chef, c'est le domaine moral ; alors que nous devrions être guidés uniquement par le désir de faire bien, d'accomplir notre devoir, d'être charitables, indulgents, nous nous contentons de consulter d'un regard morne la conduite de nos devanciers, de nos contemporains, et d'agir comme ils l'ont fait et "parce qu'ils l'ont fait".

Le pli se forme dès la première éducation : les parents déclarent devant l'enfant docile : " Un petit garçon n'a pas de fâches à ses vêtements ", du même ton péremptoire avec lequel ils disent : " Un petit garçon ne doit pas mentir " ; et l'intelligence juvénile ne s'attachera pas à faire une distinction entre les valeurs relatives de ces deux préceptes, d'autant moins que s'il manque à l'un et à l'autre, il sera puni de façon analo-

gue. Quoi d'étonnant à ce que des yeux naïfs regardent avec le même mépris l'homme dont les vêtements sont tachés et celui qui vient de dire un mensonge ?

On ne lui fait pas remarquer que le code du savoir-vivre se compose de préceptes d'urbanité, de politesse, agrémentés de beaucoup de conventions oiseuses, tandis que la moralité de l'être procède de principes immuables supérieurs à toutes les concessions et à toutes les habitudes élégantes. Il est un honnête homme de la même façon qu'il est un homme bien élevé : par habitude et par routines. Mais quelle est la valeur de cette âme moutonnière ? elle peut être inoffensive, paraître à certains d'une qualité supérieure dans le courant de la vie ; cependant, elle ne vaut pas plus qu'un rouage bien réglé, et elle n'a pas plus d'initiative que lui.

Survienne une difficulté, une situation imprévue qui réclame une décision personnelle, elle sera inerte, ignorant les grandes idées qui président à la vie morale, elle ne pourra être ni vraiment bonne, ni vraiment dévouée, ni vraiment généreuse, parce qu'il faut adapter chacune de ces vertus aux circonstances particulières, parce qu'il faut être ingénieux pour demeurer sincèrement noble et grand, quand les complications de la vie et la lutte quotidienne réveillent sans cesse en nous l'égoïste instinct de conservation.

La personnalité morale a besoin d'être développée par une éducation judicieuse : quand l'enfant est petit, on peut lui imposer certaines contraintes vertueuses sans lui en faire saisir la portée morale, mais, à mesure que sa conscience

et son intelligence s'ouvrent, il faut dresser devant lui, avec gravité, tous ces pivots immuables qui doivent être ses points de repère dans la vie ; il faut lui inculquer des principes élevés, en insistant sur la valeur primordiale qu'il doit leur attribuer.

LA VIEILLE DEMOISELLE

La vieille demoiselle a mis son mantelet, on chapeau du dimanche avec sa robe puce, Et, la cloche sonnait vèpres à Sainte-Luce, La vieille demoiselle a pris son chapelet.

La vieille demoiselle en son beau temps voulait Trouver un officier de France, un prince russe, Un Anglais descendant au moins de Robert Un comte d'Italie allié des Capulet... [Bruce,

Surtout qu'il fût charmant, prince, marquis ou [comte !

—Et, l'attendant toujours sans croire à son mé-

[compte, La vieille demoiselle a passé son beau temps !

Mais sa petite main au gant de filoselle, Jésus l'a prise un jour... et très douce, à pas [lents,

Vers l'église s'en va la vieille demoiselle.

MARQUIS DE PIMODAN.